

quarante ou quarante-cinq millions de livres. Voyons ce qu'a produit cette grande dépense, et commençons par la population qu'elle a créée.

Ceux des aborigènes qui tenaient le plus à leurs usages s'éloignèrent des côtes pour s'en éloigner encore à mesure que les oppresseurs avançaient dans l'intérieur des terres, et se voient cependant tous les jours réduits à chercher de nouveaux asiles. Aussi les blancs sont-ils à leurs yeux les plus malfaisans des êtres, et ont-ils pour eux un éloignement que rien ne peut vaincre. Un de ces sauvages fut pris au berceau. On l'éleva dans les mœurs et dans la croyance de l'Europe. Il fut envoyé au Indes, et utilement employé dans le commerce. Les circonstances l'ayant ramené dans sa patrie, il alla visiter ses parens, se couvrit comme eux de peaux, et alla remettre au cap les habits qu'il avait jusqu'alors portés : « Je viens, dit-il
« au gouverneur, je viens renoncer pour toujours
« au genre de vie que vous m'aviez fait embrasser ;
« ma résolution est de suivre jusqu'à la mort les
« coutumes de mes pères. Pour l'amour de vous,
« je garderai le collier et l'épée que vous m'avez
« donnés. Trouvez bon que j'abandonne tout le
« reste. » Il n'attendit point de réponse ; et, se dérochant par la fuite, on ne le revit jamais.

Cette aversion n'empêche pas les Hottentots errans dans les deserts de recevoir des outils de fer ou de cuivre, de la verroterie, du tabac et de l'eau-de-vie en échange de leur bétail. Les

agens de ce commerce ont toujours été les Hottentots fixés dans la colonie européenne.

Ces derniers forment deux classes. Les uns sont repandus dans les plantations des usurpateurs, et y sont employés au service domestique ; à la garde des troupeaux, à l'exploitation des terres. Les autres composent encore dans le sein même de la colonie de très-petites hordes, conduites par un chef qui n'est pas de leur choix, et toujours aveuglément dévoué au gouverneur batave, dont il tient sa place. Ceux là se répandent durant la saison des travaux dans les habitations voisines, et y gagnent de quoi subsister le reste de l'année. Tous ces Hottentots hollandais, ainsi qu'on les appelle, offrent le dégoûtant spectacle d'une race dégénérée, et n'ont conservé aucun des doux penchans de leur origine. Ils furent autrefois assez nombreux ; la misère, la débauche et les maladies, les ont réduits successivement à très-peu de chose.

On compte vingt mille blancs de tout âge et de tout sexe. Très-peu sont originaires des Provinces-Unies. La plupart descendent des Flamands, des Français, surtout des Allemands, que l'inquiétude, la pauvreté et l'intolérance ont poussés au-delà des mers. Ces hommes, séparés les uns des autres par des montagnes, par des lacs, par des rochers, par des sables, chaque jour témoins de ces phénomènes singuliers qui laissent un long souvenir, sans cesse entourés de scènes variées et pittoresques,

nue fondamentale. Des eaux thermales furent découvertes à trente lieues du Cap. Par ordre et aux frais du gouvernement s'y élevèrent aussitôt des bâtimens spacieux et commodes, où les blancs et les noirs peuvent prendre séparément des bains regardés généralement comme salutaires. Ils sont très-fréquentés, et le seraient beaucoup davantage, si la générosité du monopole ne s'était pas bornée à accorder gratuitement le logement, ou s'il était moins dispendieux et plus facile de se procurer dans ce lieu écarté les divers secours dont les malades ont plus ou moins toujours besoin.

Les ventes que peut faire la compagnie dans ce grand établissement sont resserrées dans des bornes très-étroites. Chaque famille y contracta de bonne heure l'habitude de fabriquer elle-même, avec l'aide de ses esclaves, ses meubles, ses habits, son linge, sa chaussure, les instrumens de ses cultures. Cette industrie dut vraisemblablement son origine à l'éloignement où étaient la plupart des colons de la seule rade par où ils auraient pu recevoir des secours étrangers. Mais la pauvreté où on les retint perpétua cet usage. Ils étaient obligés de livrer à vil prix leurs denrées au monopole, qui de son côté les faisait payer fort cher aux navigateurs étrangers, dans la vue, dit-on, de les dégoûter des Indes. Cette barbare politique n'a pas eu le succès qu'il s'en était promis; et cependant ses sujets n'ont pas encore

acquis la libre disposition de leurs productions. Aussi ne lui demandent-ils que quelques matières premières qu'ils mettent en œuvre, et peu d'objets d'agrément.

Mais ce serait se former une fausse idée de la colonie que d'en juger par le peu de marchandises qui s'y débitent. Son importance a une autre base. La compagnie y trouve un asile assuré pour ses vaisseaux; le repos, les rafraîchissemens dont ses matelots et ses soldats ont besoin après une longue navigation, le vin, les farines, le beurre, le fromage, les légumes, tous les approvisionnemens qu'exigent ses grandes possessions de l'Inde, et même quelques chargemens de blé pour l'Europe.

C'est la baie de la Table qui sert de port à ce grand établissement. Le mouillage y est bon la plus grande partie de l'année. Un vent d'ouest assez violent le rend communément dangereux depuis le 20 mai jusqu'au 20 septembre. Après cette époque, les navires qui étaient allés chercher leur sûreté dans False-baie viennent reprendre la place qu'ils avaient quittée. C'est entre les deux baies, peu éloignées l'une de l'autre, que se trouvent les plantations les plus fertiles et les plus agréables du pays.

La ville du Cap, la seule qui se voie dans la colonie, s'élève en amphithéâtre depuis les bords de la mer jusqu'aux montagnes de la Table et du Lion. Ses rues larges et bien alignées sont for-

mées par des maisons de brique, d'une construction uniforme, à un seul étage, et, à cause de la violence des vents, couvertes de roseaux. Aucune de ses maisons n'est extérieurement décorée, et l'ameublement de toutes est plus propre qu'élégant. Quelques glaces et quelques peintures y tiennent lieu de tapisseries. Il n'y a pas plus de faste dans les établissemens publics; et si le jardin, si la ménagerie de la compagnie méritèrent autrefois l'attention qu'on leur accorda, une négligence impardonnable, ou une économie excessive, leur ont fait perdre ce qui fit d'abord leur réputation. Ce qu'on remarque avec le plus de satisfaction dans la cité, ce sont ses nombreuses fontaines. Elles doivent leurs eaux, toujours pures et toujours abondantes, à la montagne de la Table, qui en fournit aussi aux productions cultivées à sa base et à la rade.

Les hommes accoutumés aux plaisirs bruyans et variés des grandes sociétés ne se plaisent pas au Cap. On n'y connaît aucun genre de spectacle; on y joue peu; on n'y fait que rarement des visites; on n'y aime pas la conversation. L'union entre les citoyens, et même dans les familles, y est plus ordinaire que la confiance ou la tendresse; et il faut que les affaires, que les soins domestiques y tiennent lieu de toutes les affections, de tous les amusemens. Les navigateurs qui durant les moussons favorables arrivent en foule dans ce port communiquent quelque mouvement à

la ville, et rompent l'uniformité de ses habitudes. Comme nulle auberge ne s'y est jamais établie, ces étrangers sont reçus en qualité de pensionnaires dans les maisons particulières, où ils trouvent des soins suivis, un logement commode, une table bien servie. Quoique tous soient accueillis, les grandes distinctions sont pour les Anglais; soit que leur caractère sympathise mieux avec celui des colons, soit que leur prépondérance dans l'Inde en impose, soit que leur fortune les mette en état de payer plus généreusement les services qu'on leur rend, soit pour toutes ces causes réunies.

Cette espèce d'hospitalité n'est pas très-chèrement achetée. Cependant quelques voyageurs se plaignent du prix auquel on la leur vend. Ils se fondent sur le peu de valeur qu'a le comestible. Peu de contrées sur le globe offrent en effet à aussi bon marché les denrées d'un usage universel. On y obtient pour presque rien le pain, le vin et la viande de boucherie, le gibier, le poisson, les légumes, ceux des fruits qui n'ont rien perdu en changeant de climat; le raisin, la figue, l'orange: car la cerise, la pommé, la poire, et quelques autres ont perdu toute leur saveur. Il est pourtant une saison où plusieurs de ces productions sont moins communes, et voici pourquoi.

La mousson pluvieuse et la mousson sèche partagent l'année dans cette grande partie du globe. L'une commence avec avril pour finir avec sep-

tembre ; l'autre occupe les six autres mois. Dans les trois derniers règne, sur cette pointe de l'Afrique, et fort avant dans la profondeur des terres, un vent de sud-est qui porte partout la désolation. Pour se garantir autant qu'il était possible de ses ravages, on a imaginé au Cap d'entourer de très-fortes charmilles les jeunes arbres, les plantes même qui se cultivent dans les jardins, et ces précautions ont été trop souvent insuffisantes. Privées de ce secours, les campagnes souffrent encore davantage, tout s'y dessèche et tout y meurt. La violence de ce long ouragan se fait sentir jusque dans l'intérieur des maisons. On y respire sans interruption la poussière qu'il élève, et les meubles plus ou moins précieux qu'elles renferment en sont toujours dévorés.

Ces infortunes ne sont pas cependant sans quelque avantage ; il paraît prouvé que la ville doit principalement au vent du sud-est la salubrité de l'air qu'on y respire, et que, lorsqu'il souffle moins régulièrement ou plus faiblement, les maladies y sont plus fréquentes et plus meurtrières. Malheureusement son influence ne s'étend pas sur la petite vérole.

Cette espèce de contagion était inconnue au Cap avant l'arrivée des Hollandais ; des navigateurs l'y portèrent au commencement du siècle. Elle moissonna d'abord les deux tiers des colons, des esclaves, des Hottentots, et a depuis emporté beaucoup trop de victimes à plusieurs reprises.

Aussi ne néglige-t-on aucun moyen pour écarter ce fléau destructeur. Dès que des vaisseaux se présentent à la rade, ils sont visités avec l'attention la plus scrupuleuse. Si la petite vérole s'y trouvait, et que la déclaration n'en eût pas été faite, les navires étrangers seraient confisqués, et les officiers des navires nationaux punis très-sévèrement. Tout noir ou tout blanc qui, contre la disposition formelle de la loi, aurait eu quelque communication avec l'équipage, aurait pour prison l'île Roben.

Dans cette île, très-peu étendue, tout-à-fait unie, éloignée du continent de deux lieues seulement, sont envoyés quelques-uns des malfaiteurs de Batavia, et tous ceux du Cap. Ils sont condamnés les uns pour leur vie, les autres pour un temps, à y déterrer la pierre à chaux, et à en livrer chaque jour une quantité déterminée. Cette obligation remplie, ils peuvent disposer du loisir qui leur reste pour pêcher, ou pour cultiver des légumes, et par ce nouveau travail se procurer quelques jouissances.

Mais c'est assez, et trop de détails peut-être, sur la colonie formée au Cap de Bonne-espérance ; il reste à parler des dangers auxquels cette possession est exposée.

Ses fondateurs se fixèrent auprès de la rade qui les avait reçus. Il leur arriva des compagnons qui s'en éloignèrent, et dont les descendans sont arrivés successivement jusqu'au Podang. Au-delà de ce fleuve est une région couverte de superbes

ces hommes ont pour leur patrie adoptive un attachement inconnu aux habitans des grandes cités, aux habitans des terrains unis, aux habitans qui, dans les campagnes, se pressent de toutes parts. La privation même des grandes routes, généralement regardées comme un des premiers moyens de sociabilité, a pour eux un grand attrait; ils se croient plus libres parce que d'avance on n'a pas compté leurs pas. Aussi, satisfaits de leur situation, ne les voit-on presque jamais venir chercher en Europe de nouvelles jouissances, ou demander une augmentation de fortune aux Indes.

Après eux, les hommes libres les plus multipliés sont les *basters-blancs*; c'est le nom qu'on donne aux enfans issus d'un père européen et d'une mère hottentote. Ces alliances furent d'abord très-rares. Avec le temps, la compagnie permit à ceux de ses soldats, de ses matelots qui avaient fini leur engagement, de s'établir au cap. Ces vétérans auraient désiré de mêler leur sang à celui des colons; mais ils se virent repoussés avec arrogance, et la plus impérieuse des passions les jeta dans les bras des Hottentotes, qu'ils rendirent deux et trois fois plus fécondes qu'elles ne l'avaient jamais été. Cette race bâtarde est d'une couleur olivâtre; ses cheveux sont moitié longs, et moitié crépus. On lui trouve un caractère hardi, perfide, entreprenant et vindicatif. Les gens sages craignent qu'elle ne domine un jour dans la colonie.

Il est une autre espèce de basters-blancs. Ce sont ceux qui doivent leur naissance au commerce d'une Européenne avec un Hottentot. Leurs mœurs tiennent moins de la vivacité de leur mère que de la bonhomie de leur père. Ils sont peu nombreux, parce que, dans cette partie du monde comme ailleurs, les femmes ont plus de retenue et plus de délicatesse que les hommes.

La familiarité des nègres avec les hottentotes a produit une autre classe d'hommes. Leur couleur participe du noir des pères et de la couleur olivâtre des mères; ils sont actifs, laborieux, patients et fidèles. Ils se seraient multipliés davantage, si les Hottentotes, qui accordent si volontiers leurs faveurs aux hommes libres, n'eussent par fierté repoussé la recherche des esclaves.

Les mulâtres sont plus répandus, principalement dans la ville du Cap, où chaque jeune négresse a pour amant un soldat de la garnison, avec lequel elle va passer comme il lui plaît tout le dimanche. Les enfans sortis de ces cohabitations licencieuses sont esclaves; mais quelquefois ils parviennent d'une manière ou d'autre à rompre leurs fers, et alors ils deviennent citoyens. Les affranchissemens furent long-temps plus communs. Le magistrat crut s'apercevoir que cette facilité multipliait les vagabonds ou les voleurs, et il arrêta que la liberté ne pourrait plus être accordée qu'à ceux dont les maîtres auraient assuré la subsistance.

Il n'y a pas moins de quarante mille esclaves dans la colonie. Les créoles, qui la plupart savent quelque métier, sont les plus estimés. Ceux qui viennent de Madagascar ou du Mosambique doivent leurs bras à la culture, et ceux des Indes sont employés au service domestique. Les plus vifs, les plus intrépides, les plus intelligens sont les Malais; mais ils ne respirent que le sang, et l'assassinat leur est familier. Si la servitude pouvait être tolérable, ce serait au Cap. La loi y protège assez efficacement ceux qui y sont malheureusement tombés. De là vient qu'un maître ne s'y permet que rarement de punir lui-même ses esclaves. Il les dénonce le plus ordinairement à la justice, qui, jugeant sans passion, n'inflige guère que des peines modérées.

C'est par erreur que quelques voyageurs ont parlé des *Boschismens* comme d'une nation. Dans la vérité, ce n'est qu'un vil rassemblement de bastards, de métis, de mulâtres, de nègres, que le libertinage et le crime ont poussés dans des montagnes presque inaccessibles vers l'extrémité orientale de la colonie. Ces brigands, sans chefs et sans discipline, ne sortent de leur affreux repaire que pour fondre inopinément sur les hordes des Cafres et des Hottentots, sur les plantations éparses des Hollandais, sur tout ce qui se trouve sans défense dans les campagnes. Ils égorgent sans pitié tout ce qu'une fuite précipitée n'a pas dérobé à leurs poignards, et réduisent en cendres ce qui

n'est pas de nature à être emporté. Avec leur butin, dont les troupeaux sont toujours la partie la plus riche, ces scélérats regagnent leurs antres, pour en sortir encore lorsque de nouveaux besoins les poussent à des vols nouveaux, à de nouveaux massacres.

Toutes les classes d'hommes libres ou esclaves dont on vient de voir le dénombrement ne forment pas une population de plus de quatre-vingt mille âmes. Cependant la colonie s'étend quatre cent cinquante milles de l'ouest à l'est, et deux cents milles vers le nord. Quelle doit être la cause d'une si étrange dispersion?

Le vaste espace occupé successivement par les Hollandais n'est pas ce que le vulgaire l'imagine. C'est un pays rempli de montagnes escarpées, d'affreux précipices, de sables arides, de torrens secs durant les chaleurs, et débordés dans la saison des pluies. Ce n'est que de loin en loin qu'on trouve réunis un site favorable, des pâturages abondans, de la terre végétale, de l'eau potable, le bois qu'exigent les besoins les plus indispensables de la vie, tout ce qui enfin appelle les planteurs. Il arrive même trop souvent que la nature refuse ce qu'elle semblait promettre, et qu'on est réduit à abandonner un établissement pour en aller commencer un autre. D'ailleurs une habitation seule absorbe quelquefois un sol où plusieurs familles pourraient prospérer. Tout colon désire d'être isolé et d'avoir un domaine assez

étendu pour pouvoir laisser reposer à son gré ses champs, multiplier ses troupeaux, étendre ses cultures.

Aux extrémités de la colonie, on ne demande au sol que les productions qui peuvent être consommées sur les lieux mêmes. Ce qui en pourrait être envoyé au marché n'obtiendrait pas un prix suffisant pour couvrir les frais de leur exportation. Les habitans de ces frontières se bornent à conduire deux ou trois fois l'an au Cap leurs bœufs et le beurre de leurs vaches. Ils les y échangent contre le petit nombre d'objets utiles ou agréables qui peuvent convenir à leurs mœurs un peu sauvages.

Dans le centre de la colonie, toute l'activité est dirigée vers le blé et vers le vin. L'un a toute la perfection qu'on peut désirer ; l'autre l'obtiendra peut-être si on lui accorde un jour les soins qui jusqu'ici lui ont été refusés. Ces denrées sont consommées par ceux qui les ont fait naître, par la foule des navigateurs qui abordent à ces parages par les îles de France et de Bourbon.

Ce qu'on peut regarder comme le territoire de la ville du Cap est un espace de douze lieues de circonférence, borné par quelques montagnes peu élevées, et couvertes à leur sommet comme à leur double pente par des cultures riches et variées. Sur ce sol très-inégal se sont formés les seuls villages qui soient dans la colonie. Les habitations, éparses, y sont aussi plus rapprochées

et plus florissantes que partout ailleurs, parce qu'elles fournissent presque exclusivement au port et à la cité les fruits, les légumes, les œufs, le lait, toutes les productions d'un débit journalier sûr et avantageux. Dans la plus connue de ces plantations est le vignoble de Constance, et celui du petit Constance, qui, n'étant séparé du premier que par une haie, et ayant la même exposition, est enfin parvenu à la même réputation. A leur produit très-borné est communément mêlé le produit de deux coteaux voisins, qui n'en diffère pas essentiellement. Sans être comparables à ces vins d'une douceur exquise, les vins secs de Perle, de Stellenbosch, de Drakenstein, donnent une boisson assez agréable. Une remarque à ne pas omettre, c'est que dans la campagne qui vient de nous occuper, tous les travaux sont exécutés par des esclaves. On s'y est généralement dégoûté des Hottentots qui remplissaient mal leurs obligations dans le courant de l'année, et qui par paresse ou par inconstance abandonnaient trop souvent leur poste au temps des récoltes.

Les hommes libres ou esclaves ne sont personnellement soumis à aucun impôt. C'est sur les terres, c'est sur les douanes qu'est uniquement fondé le revenu public. Quoique peu considérable, il suffit aux dépenses indispensables, et il est expressément défendu de s'en permettre d'autres, pas même pour l'amélioration de la colonie. Une seule fois on s'écarta de cette maxime deve-